

ESSAIS

La Dérive américaine

Dany Laferrière

Page F 4

LITTÉRATURE
JEUNESSE

La vraie vie fictive...

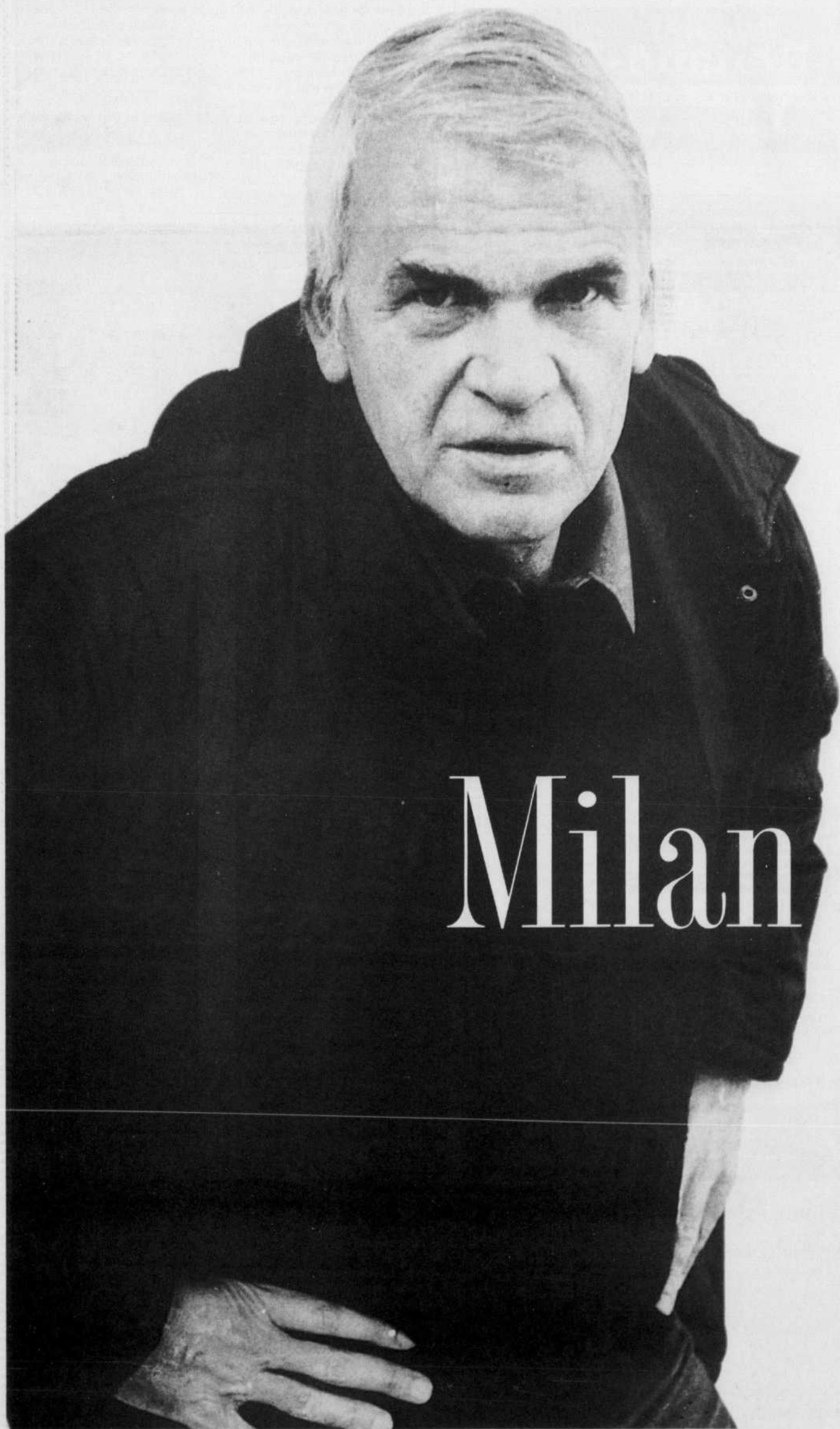
Page F 7

◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

L'ignorance,

donnée fondamentale
de la condition humaine...



Milan Kundera

*Ne plus embrasser
le monde*

JEAN-PIERRE DENIS

plus mélancoliques qu'il ait écrits.

C'est chaque fois la même chose: je ne puis entrer dans un roman de Milan Kundera sans qu'immédiatement je me mette à penser. Oh, pas dans l'abstrait, comme je le ferais avec un philosophe, mais dans le concret de l'existence, comme seuls les romanciers (les poètes aussi) savent nous y conduire. Cela est suffisamment rare dans ma vie de chroniqueur pour que j'éprouve le besoin d'en faire part, de souligner surtout à quel point cela me réjouit! — bien que ce roman n'ait rien de vraiment réjouissant... Et c'est là un autre constat: la littérature qui fait penser fait mal, et c'est sans doute par là même qu'elle nous sauve, ou nous rend la vie plus tolérable.

Il est dommage que l'auteur nous ait fait attendre 2003 pour enfin nous présenter son roman en français — la langue même dans laquelle il a été écrit —, alors qu'il y a trois ans déjà il permettait sa traduction en espagnol, puis en quantité d'autres langues. Pourquoi cela? Les mauvaises langues disent qu'il aurait voulu punir le public français, ou sa critique, pour avoir accueilli un peu froidement son précédent roman, *L'Identité*. Peu importe, même si ce dépit n'est peut-être pas sans lien avec l'objet de ce livre qui touche à la douleur de l'exil et à l'amour que le migrant porte à sa terre d'accueil. Le voilà enfin, et qui tient toutes les promesses qu'on est en droit d'attendre d'un tel écrivain dont c'est sans doute ici l'un des romans les

Le paradoxe mathématique de la nostalgie

J'ai dit mélancolique? Oui, sans aucun doute. Triste aussi. Incroyablement lucide encore sur les choses de l'amour. Peut-on dire nostalgique? En partie, et seulement à la condition de comprendre le sens de ce roman qui n'arrête pas de nous parler de cette méprise qui consiste, chez l'émigré, à avoir la nostalgie de son pays natal (ou de sa langue, c'est tout comme), alors

C'est sans doute ici l'un des romans les plus mélancoliques qu'il ait écrits

même qu'il avoue souvent être mieux dans sa peau depuis qu'il l'a quitté... Paradoxe qui ne sera pas le seul de ce livre que l'on pourrait placer sous le signe de l'*Odyssee* d'Homère. Car qu'apprend-on de ce grand voyageur, Ulysse, qui revient à Ithaque après vingt ans d'absence, tout comme de ces deux personnages du roman de Kundera, Irena et Josef (la première a choisi pour lieu d'exil la France, le second, le Danemark), qui retournent en Tchécoslovaquie après le même temps d'absence? Que personne ne reconnait celui qui revient, pas plus que celui qui revient ne retrouve ce qu'il a quitté... «*C'était une conversation bizarre [dira Irena après avoir retrouvé ses anciennes amies à Prague] [...] Moi, j'avais oublié qui elles avaient été; et elles ne s'intéressaient pas à ce que je suis devenue.*» De même Josef, retrouvant sa famille, a-t-il le sentiment qu'il n'est pas à sa place, qu'il n'a plus rien à voir avec sa vie antérieure, qu'il est en définitive infiniment plus libre dans son Danemark adoptif qu'il ne le sera jamais dans son pays d'origine.

VOIR PAGE F 2: KUNDERA

LOUIS CORNELLIER

Milan Kundera est un véritable grand romancier, ce qui n'est pas fréquent, et il a trouvé, en François Ricard, un critique attentif et raffiné. Il y a longtemps, d'ailleurs, que le professeur de l'université McGill pratique la fidélité à l'endroit de l'œuvre kundérienne. En 1985, dans son excellent *La Littérature contre elle-même*, il consacrait trois essais au romancier tchèque, dont l'un, «*Le point de vue de Satan*», un chef-d'œuvre de concision et d'intelligence, résumait déjà la raison de la passion du critique pour cette œuvre: «*Kundera ne détruit pas le monde avec fracas: il le défait pièce par pièce, méthodiquement et sans bruit, comme un agent secret.*»

La publication, ces jours-ci, du *Dernier après-midi d'Agnès*, un «*essai sur l'œuvre de Milan Kundera*», peut donc être considérée comme l'aboutissement, quoique non définitif, d'un parcours critique marqué au sceau de l'attention et de l'admiration. Car s'il critique, c'est-à-dire questionne, analyse et éclaire, Ricard, dans le cas de l'œuvre kundérienne, le fait surtout pour chanter la grandeur et la puissance d'un univers romanesque qui, tout en le désillusionnant quant au monde et pour cela même, le subjugué.

Mené comme une méditation, une «*lecture intérieure*», c'est-à-dire exempt de tout appareil théorique lourd, cet essai, qui s'ouvre sur un bel

VOIR PAGE F 2: MONDE

LIVRES

KUNDERA

SUITE DE LA PAGE F 1

Dans l'Odyssee, Pénélope non plus n'arrive pas à reconnaître Ulysse au moment de son retour, et Ulysse continue probablement à être hanté par cette Calypso à qui il a avoué, dans le cinquième chant, que Pénélope est «sans grandeur ni beauté» comparée à elle, bien qu'il ne soit pas un jour où il ne fasse le vœu de rentrer là-bas... C'est qui n'empêche pas le récit, toujours dans ce même chant, de poursuivre: «Comme Ulysse parlait, le soleil se coucha; le crépuscule vint: sous la voûte, au profond de la grotte, ils rentrèrent pour rester dans les bras l'un de l'autre à s'aimer.» Où aura donc eu lieu le bonheur, dans le retour à Ithaque ou dans cette île où le retenait Calypso?... Et pourquoi, alors que Josef et Irena attendent de leurs amis ou de leur famille qu'on leur pose des questions sur leur vie à l'Ouest depuis vingt ans, ces questions ne viennent-elles pas? Irena conclura: «Les gens ne s'intéressent pas les uns aux autres, et c'est normal.»

Le retour, en grec, se dit nostos, alors que algos signifie souffrance. La nostalgie serait donc la souffrance causée par le désir inassouvi de retourner. Certes, mais de quoi a-t-on précisément la nostalgie? La nostalgie a-t-elle un contenu mnésique spécifique? «[...] ceux qui ne fréquentent pas leurs compatriotes, comme Irena ou Ulysse, sont inévitablement frappés d'amnésie. Plus leur nostalgie est forte, plus elle se vide de souvenirs. Plus Ulysse languissait, plus il oubliait. Car la nostalgie n'intensifie pas l'activité de la mémoire, elle n'éveille pas de souvenirs, elle se suffit à elle-même, à sa propre émotion, tout absorbée qu'elle est pas sa seule souffrance.» Et ce qui est pire — comme va le consta-

ter Josef en pensant à sa propre femme qu'il a perdue il y a plusieurs années de cela tout en continuant à lui prêter vie dans son esprit, afin de ne pas l'oublier —, c'est que ces souvenirs tiennent à presque rien. «Un jour il se demanda: s'il additionnait ce peu de souvenirs qui lui restaient de leur vie commune, combien cela ferait-il? Une minute? Deux minutes? [...] Et là est l'horreur: le passé dont on se souvient est dépourvu de temps. Impossible de revivre un amour comme on relit un livre ou comme on revoit un film. Morte, la femme de Josef n'a aucune dimension, ni matérielle ni temporelle.» Il est vrai que, pour reprendre les mots de l'auteur, «sa mémoire le détestait»... Mais il n'est pas le seul personnage à éprouver ainsi son passé comme un vide, comme une absence, c'est peut-être même une condition universelle, pas seulement le propre des exilés. De même chacun doit-il admettre qu'il y a malentendu dès que deux personnes croient partager les mêmes souvenirs. Cela est mathématiquement impossible.

La démonstration de Kundera est d'ailleurs ici implacable, tout comme l'est celle de ce paradoxe qui consiste à trouver plus de nostalgie chez les jeunes que chez les vieux. «L'homme vieillit, la fin approche, chaque moment devient de plus en plus cher et il n'y a plus de temps à perdre avec des souvenirs. Il faut comprendre le paradoxe mathématique de la nostalgie: elle est la plus puissante dans la première jeunesse quand le volume de la vie passée est tout à fait insignifiant.»

Essentiellement, ce qu'aligne ici Kundera dans ce roman, c'est une série de mépris qu'il s'efforce de remettre à l'endroit, tout en sachant que cela ne changera rien,

ou si peu, à l'ordre des choses. Notamment le fonctionnement de la mémoire qui, pour reprendre les mots de Josef, plaque du vraisemblable sur de l'oublié, les leçons que nous tirons de l'histoire, les relations amoureuses, la jeunesse qui n'a d'yeux que pour l'éternité, pas pour l'avenir, l'absence de communication, le communisme... Le communisme dont Josef a toujours pensé qu'il n'avait rien à voir avec Marx et avec ses théories, que l'époque avait seulement offert aux gens l'occasion de pouvoir combler leurs besoins psychologiques les plus divers: «le besoin de se montrer non conformiste; ou le besoin d'obéir; ou le besoin de punir les méchants; ou le besoin d'être utile; ou le besoin d'avancer vers l'avenir avec les jeunes; ou le besoin d'avoir autour de soi une grande famille.»

Il faut d'ailleurs rappeler que le projet initial de retourner au pays se fonde sur une méprise qui concerne principalement les amis étrangers des protagonistes, et non ces derniers. Ce sont les amis français, les amis danois qui entretiennent le sentiment qu'Irena et Josef n'ont qu'une envie depuis la chute du mur de Berlin: retourner au pays. L'amie française d'Irena est d'ailleurs si déçue d'apprendre qu'Irena se trouve bien en France qu'elle rompt toute relation avec elle. En effet, Irena, les gens ne s'intéressent pas les uns aux autres... D'où l'immense tristesse que dégage ce livre, mais aussi la raison de sa grandeur. Chez Kundera, pas de fuite, pas d'artifices stylistiques, pas d'envoies lyriques inutiles. Seulement une attention soutenue portée aux plus infimes détails de la vie, de ses motifs, de ses failles.

L'IGNORANCE

Milan Kundera
Gallimard
Paris, 2003, 181 pages

SUITE DE LA PAGE F 1

éloge de la lecture, explique avec brio ce qui fait le génie de l'œuvre kundérienne. La définition du roman selon Hegel sert de point de départ à la démonstration. Le moteur de l'imagination romanesque, selon le philosophe, serait ainsi le conflit, la lutte que mène un héros, «un être-qui-se-bat», en vue d'un accomplissement dans un monde dégradé, processus qui ne peut déboucher que sur le triomphe ou la défaite. Les œuvres de Zola, Hugo, Dumas, Malraux, Balzac et Proust, par exemple, illustrent cette sensibilité.



Milan Kundera

L'œuvre de Kafka, toutefois, vient pervertir ce modèle puisque le monde qu'elle met en scène est un où la réalité n'est plus transformable, est devenue étrangère. Aussi, si le héros kafkaïen persiste dans la quête, ce n'est plus que par réflexe. «Fille de celle de Kafka», l'œuvre de Kundera radicalise le constat à la fois diffus et incontestable qui en émane en posant la question sans détour: «Que faire dès lors que toute lutte est vaine?» Dès lors que le triomphe ou la défaite ne représentent plus des sorties potentielles par lesquelles le héros pourrait s'échapper de la réalité qu'il affronte?

La réponse de Kundera, telle que lue par François Ricard, se résume en une très brève, mais très dense, formule: «le pas de côté». Le héros kundérien serait donc celui qui «a abandonné la lutte», le déserteur, celui qui choisit le mouvement latéral et dont la conversion s'avère «foncièrement athée»: «Aucune vérité n'y triomphe d'aucun mensonge; ce serait même plutôt le contraire qui se produit: l'abandon du désir de vérité et la conscience à

MONDE

la fois triste et amusée, résignée et compatissante, de l'universalité du mensonge, ce qui est bien la définition la plus juste de l'incroyance.» Kundera l'essayiste parle d'un «carnaval de la relativité» pour désigner cette sorte de connaissance qui habite ses romans et que ceux-ci ne cessent d'interroger sans jamais s'y complaire. C'est dans ce monde dévasté, en compagnie d'Agnès, personnage de L'Immortalité, que François Ricard nous entraîne; au cœur, donc, des 10 romans qui constituent le «massif» kundérien.

Brillante lecture des motifs (le chapeau, le chien), des thèmes (insoutenable légèreté de l'être, identité, lenteur accord avec l'être) et des personnages-figures (femme suicidaire, banni, exilé, jeune homme) qu'explore et interroge l'œuvre de Kundera, Le Dernier Après-midi d'Agnès présente aussi une illustration et une apologie de l'art de la composition romanesque kundérienne, le «roman en forme de variations», qui s'affranchit des obligations de la tension dramatique au profit d'une technique polyphonique (multiplication des voix et des lignes narratives, enchevêtrement construit et maîtrisé de la fiction de base, du rêve, du passé et des interventions du romancier lui-même qui relèvent d'un art de l'essai spécifiquement romanesque), seule à même d'engendrer la «connaissance complexe, toute parcourue d'ignorance, de contradictions, de brouillard; la connaissance de l'inconnaissance même du monde et de l'existence» qu'il appartient au roman de porter, voire de défendre. Les lecteurs de L'Art du roman retrouveront ici l'essentiel des thèses du romancier quand il se fait essayiste.

le dos et disparaît». Comment vivre «quand le monde n'est plus sa patrie»? Sous le mode satanique, en y revenant mais sans y appartenir, «comme dans une farce où l'on rit»; sous le mode de l'exil, en partant pour ne plus revenir, en décidant, comme la Chantal de L'Identité, de «ne plus embrasser le monde»: «Les conflits n'y sont pas niés, mais abandonnés; et ce n'est ni son innocence ni sa force qui ouvre à l'exilé les portes de cette idylle, mais rien d'autre que son refus de combattre, que l'épuisement en lui de toute innocence et de toute force.»

On comprend, dès lors, pourquoi l'on ne saurait faire l'épreuve d'une telle œuvre sans en subir l'immense puissance d'ébranlement, voire de dévastation. Au lecteur consciencieux en quête de connaissance, les romans de Kundera en offrent une, de connaissance, qui sape radicalement la possibilité même d'un quelconque savoir vrai.

Dans son «Eloge de la littérature», le bel essai qui ouvre La Littérature contre elle-même, François Ricard écrit à ce sujet: «Or, la littérature serait juste l'inverse: elle me confronte au champ illimité de tout ce qu'il y a d'ignorance dans ma connaissance, elle me braque les yeux sur les trous de mon savoir (et j'entends ici le savoir le plus général comme le plus intime — par exemple, la conscience de ma propre vie), sur les franges de ma science qu'agite le grand vent de l'erreur. Elle ne me fait pas connaître ce que je ne connais pas, non; elle me dit seulement: tu ne sais pas, tu n'as jamais su, tu ne sauras jamais.»

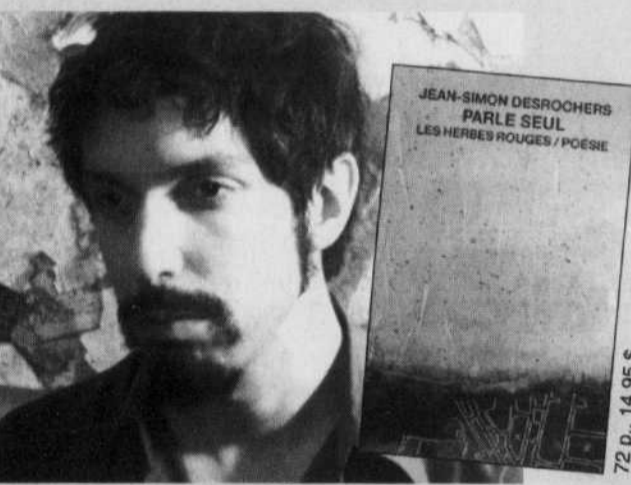
Voilà pourquoi, et François Ricard illustre avec force dans Le Dernier Après-midi d'Agnès, Milan Kundera est un grand romancier. Un grand romancier dont la leçon, si elle était récupérée à des fins politiques, mériterait encore, certes, d'être méditée, mais aussi combattue.

louiscornellier
@parroinfo.net

LE DERNIER APRÈS-MIDI D'AGNÈS

ESSAI SUR L'ŒUVRE DE MILAN KUNDERA
François Ricard
Gallimard, collection «Arcades»
Paris, 2003, 224 pages

JEAN-SIMON DESROCHERS
Parle seul



«Ciel d'eau claire et d'air froid, le rêve imite ce que tu crois.»

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

UNE PRÉSENTATION DU
9^E FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE,
EN COLLABORATION AVEC LES FILLES ÉLECTRIQUES



> LE BAND DE POÈTES
POÉSIE, CHANSON ET MUSIQUE

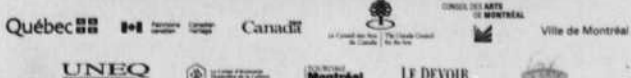


JOSÉ ACQUELIN
D. KIMM
GENEVIÈVE LETARTE
GUY MARCHAMPS
HÉLÈNE MONETTE
BERNARD FALAISE
NORMAND GUILBEAULT

POÈTES INVITÉS:
CHRISTINE GERMAIN
MARIE-HÉLÈNE MONTPETIT
JEAN-MARC DESGENT
JEAN-SÉBASTIEN LAROUCHE

ÉCLAIRAGES:
ÉTIENNE BOUCHER
SONORISATION:
BERNARD GRENON

JEUDI 15 MAI, 20 H
LION D'OR
1676, rue Ontario Est
Entrée : 10 \$ (régulier) / 8 \$ (étudiants et membres de l'UNEQ)
Billetterie : 514.277.1010
Info-festival : 514.277.1010 / www.uneq.qc.ca/festival



Palmarès
Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
du 30 avril au 6 mai 2003

Rang	Titre	Auteur	Éditeur	Coups de Cœur
1	Roman Qc: TOUT LA-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression	5
2	Roman: SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LÉVY	Robert Laffont	11
3	Spiritualité: DIEU ?	A. JACQUARD	Stock	10
4	Biograph. Qc: WILLIAM FYFE, TUEUR EN SÉRIE	M. PIGEON	Lancôt	3
5	Roman Qc: LES FILS DE LA CORDONNIÈRE	P. GILL	vib éditeur	3
6	Polar: LES CHIENS DE RIGA	H. MANKELL	Seuil	1
7	Actualité: LA GUERRE DES BUSH	É. LAURENT	Pion	13
8	Psychologie: LA SYNERGOLOGIE	P. TURCHET	L'Homme	154
9	Loisirs Qc: LES MORDUS N° 2	M. HANNEQUART	Rudel Medias	2
10	Poésie Qc: POÈMES ÉPARS	G. MIRON	l'Hexagone	3
11	Santé Qc: EN 2 TEMPS 3 MOUVEMENTS LE CORPS HEUREUX	CADRIEN-PETIT / DUMOULIN	L'Homme	10
12	Roman Qc: LIFE OF PI	Y. MARTEL	Vintage Canada	27
13	Loisirs Qc: LES MORDUS N° 1	M. HANNEQUART	Rudel Medias	8
14	Santé: GUÉRIR	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	3
15	Roman: TOUT CE QUE J'AIMAIS	S. HUSTVEDT	Leméac	7
16	Spiritualité: LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	134
17	Flore: AMÉNAGEMENT PAYSAGER POUR LE QUÉBEC	HODGSON / ADAMS	Broquet	4
18	Psychologie: CESSÉZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	120
19	Biographie: BRÛLÉE VIVE	SQUAD	Oh ! éditions	5
20	Roman: IMPRIMATUR	MONALDI / SORTI	JC Lattès	15
21	Psychologie: QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	122
22	Polar: L'HÉRITAGE	J. GRISHAM	Robert Laffont	7
23	B.D.: TUNIQUES BLEUES, t. 46 - Requiem pour un bleu	LAMBIL / CAUVIN	Dupuis	4
24	Essais: MIKE CONTRE-ATTAQUE !	M. MOORE	Boréal	28
25	Roman: SARAH - RENCONTRE AVEC ABRAHAM	M. HALTER	Robert Laffont	3
26	B.D.: LANFEUST DES ÉTOILES, t. 2 - Les tours de Meirion	ARLESTON / TARQUIN	Soleil	2
27	Roman Qc: CONSOLE-MOI	M. GAGNIER	Boréal	7
28	Psycho. Qc: STRATÉGIES POUR DÉVELOPPER L'ESTIME DE SOI ET L'ESTIME DU SOI	J. MONBOURQUETTE	Novalis	3
29	Essais: L'AUTRE MONDIALISATION	D. WOLTON	Flammarion	9
30	Psycho. Qc: AVEC PSYCHOLOGIE	R.-M. CHAREST	Libre Expression	5
31	Psycho. Qc: DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	26
32	Roman Qc: LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques	11
33	Biograph. Qc: SALE JOB : UN EX-MOTARD PARLE	P. PARADIS	L'Homme	9
34	Cuisine: CUISINE VÉGÉTARIENNE	COLLECTIF	Marabout	15
35	Cuisine Qc: SAVEURS DE LÉGUMINEUSES	M. SAINT-AMAND	L'Homme	3
36	Jeunesse: QUATRE FILLES ET UN JEAN	A. BRASHARES	Gallimard	45
37	Polar: GONE, BABY, GONE	D. LEHANE	Rivages	1
38	Roman Qc: UN PEU DE FATIGUE	S. BOURGUIGNON	Qc Amérique	26
39	Polar: L'EMPIRE DES LOUPS	J.-C. GRANGÉ	Albin Michel	14
40	Roman Qc: CATALINA	G. GOUGEON	Libre Expression	29
41	Faune Qc: LES OISEAUX ET L'AMOUR	J. LÉVELLÉ	L'Homme	3
42	Actualité: APRÈS L'EMPIRE	E. TODD	Gallimard	29
43	Roman: SANS SANG	A. BARICCO	Albin Michel	10
44	Cuisine Qc: LE DESSERT SE FAIT LÉGER	ROBITAILLE / LAVOIE	Santé à la carte	19
45	Essais Qc: DEUX FILLES LE MERCREDI SOIR	BÉRAUD / TURENNE	Transcontinental	5

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

Librairie Renaud-Bray félicite les éditions du Boréal qui, depuis 40 ans, créent et publient des ouvrages de qualité et contribuent au succès des librairies.

Lire pour faire vivre l'instant

Le détective biochimiste Alain Cavour reprend du service ! Lancé sur les traces d'une bactérie qui ressemble étrangement à celle qu'ont découverte ses anciens collègues de l'Institut Arsène-Fleury, Cavour constate à son corps défendant que l'enquête ne sera pas de tout repos.

Alain Cavenne, Cavour tapé roman, 321 p. (poche), 16,95 \$

L'instant même NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS

JUS DE FRUITS
Nouvelles érotiques

Lynne Dunberry

Dans ce recueil de 21 nouvelles érotiques, comme le prescrit l'amour, on s'abreuve de l'autre, on se vide pour lui, on le boit, on le laisse couler en soi et on le mange jusqu'à la pulpe. Tout est sensuel : les mots, l'humour, les tendres emportements, et surtout les saveurs, infiniment délectables.

LANCÔT ÉDITEUR

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Tombeau d'une femme mal aimée

Ne dis rien est, à bien des égards, un de ces récits dont le dénouement est donné d'entrée de jeu, une tragédie moderne en somme, dont l'héroïne — ici, une femme de 43 ans — est morte d'une rupture d'anévrisme, comme il est dit dès la première page. Il s'agira dès lors de reconstituer l'histoire de cette femme, Elise Olivier, qui n'est plus qu'un corps entre les mains de deux thanatopraticiens.

Orpheline à 11 ans — ses parents sont disparus lors d'un drame nébuleux —, Elise a été confiée, par la volonté expresse de sa mère, à un oncle, Jean, artiste de son état: il dessine, fait de la photo. Il sera désormais toute sa famille, et davantage encore: «Parfois le personnage masculin, le personnage féminin, le chien ou l'oiseau gris dans la rue, la fiction ou le rêve.» Ils deviendront un couple incestueux, inégalitaire forcément, lui se servant de l'ascendant que lui procurent son âge et son rôle de tuteur. Elle sera la victime parfois consentante de ces rapports troubles où s'amalgament jeux de séduction et rapports de pouvoir.

Ce lointain passé de même que celui, plus récent, où Elise se lie à un autre homme, également plus âgé qu'elle, sont racontés en séquences narratives habilement fragmentées. Les neuf chapitres du roman sont divisés en sous-chapitres — les uns et les autres portant tous leur titre —, et ces derniers sont à leur tour découpés en passages dont certains ne font que quelques lignes, séparés par des astérisques. On a donc affaire à un récit systématiquement morcelé, décomposé en fines particules où loge, espère-t-on, le sens d'une vie reconstruite.

L'histoire d'Elise Olivier prend donc la forme d'une lecture de sa vie, une tentative de déchiffrement à partir de détails divers, avec sa part inévitable de tâtonnements, de recoupements, etc. Lecture polyphonique également, où se mêlent les voix narratives traditionnelles: celles de



Robert Chartrand

la première personne — Elise au je, en narratrice de l'au-delà — et de la troisième, plus objective, auxquelles s'ajoute une voix intérieure, signalée par des italiques, où s'exprime la lucidité d'Elise, par des jugements lapidaires sur son oncle ou sur elle-même. Là se trouve, si on y est attentif, cette part du non-dit qui éclaire son propos et, par la même occasion, le titre du roman.

C'est d'ailleurs cette voix singulière qui va clore le roman, dans un dénouement fantasmé, libération — c'est le titre du dernier chapitre — douteuse, qui liquiderait à retardement des rapports incestueux anciens mais toujours prégnants.

Souci du détail

Ce destin tragique d'une femme, Cadieux l'a écrit en y semant ici et là, comme le Petit Poucet, des éléments diversement récurrents: des insectes — fourmis, abeilles, libellules, papillons —, du sang, des images — photos, films, dessins ou toiles, vidéos —, des doigts — frotteurs, caresseurs, violeurs ou amputés. Autant de repères, diversement significatifs, de thèmes peut-être, autour desquels se construit un paysage imaginaire. Fragments de sens, bouteilles à la mer à recueillir comme on le peut.

Il y a donc, dans *Ne dis rien*, un souci du détail, de la construction narrative, qui risque de gommer la gravité de son contenu. Ou de l'évacuer par une fuite en avant. Ainsi de ce personnage de Camil Saucier, qui occupe la deuxième partie du roman, veuf et amant d'occasion, simple faire-valoir de l'oncle d'Elise,

pour ce qu'on sait de lui. Très subtil dans sa forme, le roman de Cadieux est parfois alourdi de son contenu. Elise Saucier — tiens donc! — était elle-même thanatopraticienne. L'embaumeuse se trouve donc embaumée à son tour, et par Pascale, une camarade d'études. Qui sait si celle-ci, devant ce cadavre, n'est pas en train de projeter sa propre vie dans les souvenirs qu'elle a d'Elise?

Ne dis rien offre par ailleurs, et comme il le peut, une version éclatée, mais parfois simpliste, des rapports entre Eros et Thanatos, ces vieux instincts souvent complices, qui sont une des plus vieilles inventions de l'imaginaire humain. La mort des parents d'Elise aura mené à l'inceste avec son oncle, comme celle de la femme de Saucier, à une liaison. La mort, donc, débouche sur le désir, encore que ce dernier ne soit pas synonyme de vie, loin s'en faut.

Par ailleurs, le roman de Cadieux semble s'enliser dans la relation de ses deux parcours amoureux, alors que le second — la liaison d'Elise avec Camil Saucier — n'a d'autre fonction que de rappeler le souvenir indélébile du premier. Elise, s'il faut le souligner à gros traits, l'embaumeuse de métier, s'enterme dans cette liaison tardive, factice.

Cette femme lucide, parfois cynique, rendue à la vie par l'écriture, n'aura été qu'un corps, objet de convoitise, lieu à investir, à dominer. Corps incisé, tailladé ou recousu, mis en scène, exposé à la vue d'un homme, de façon parfois théâtrale. L'inceste, ici, est parfois offert dans ce qu'il peut avoir de scabreux, mais le plus souvent stylisé, comme s'il s'était agi, au-delà de l'odieux qu'il comporte, d'un ballet esthétique.

Ne dis rien se termine par une fin ouverte, ambiguë comme le corps même du récit. Un inachèvement, une libération sous forme de vengeance symbolique, diffuse. Combien de temps s'est-il écoulé entre ce moment et la mort d'Elise? Mystère. Elle aura vécu, cette femme, par procura-

SOURCE LES HERBES ROUGES
Marie-Geneviève Cadieux

tion, on le devine à travers le lacs des références et des symboles offerts.

Quant à cette expérience traumatisante de l'inceste, elle est relatée avec un curieux mélange de réalisme cru et de théâtralité esthétisante.

Finesse dans la construction, simplisme dans le propos. Il y a des deux, en proportions égales, dans ce premier roman de Cadieux. À vouloir éviter de raconter de façon linéaire et réaliste une histoire somme toute banale, Cadieux a travaillé très fort à bien fragmenter son récit. Mais ces petites touches, destinées à donner à son roman une légèreté toute contemporaine, le lestent également d'une pesanteur agaçante.

Ne dis rien est un roman très construit. À lire, donc, pour sa forme d'abord.

robert.chartrand5
@sympatico.caNE DIS RIEN
Marie-Geneviève Cadieux
Les Herbes rouges
Montréal, 2003, 160 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Le style de Dieu

CHRISTIAN
DESMEULES

«*Au commencement était le Verbe*», écrit saint Jean. Au commencement, il y a des prophètes, des voyants, des poètes. Rimbaud comme Maître Eckhart, Hölderlin, Lautréamont, Heidegger ou Tchouang Tseu sont donc convoqués par l'auteur de *Paradis* pour un singulier et très personnel voyage la plume à la main «à travers les textes sacrés» de l'humanité.

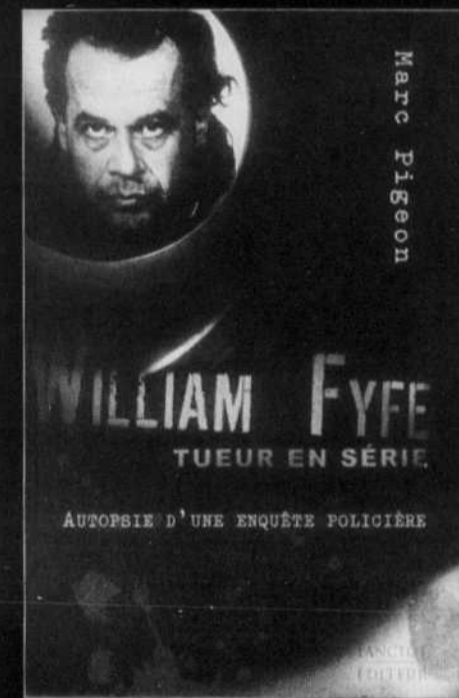
Philippe Sollers est un merveilleux «passeur»; *La Guerre du goût* puis *Eloge de l'Infini* l'ont déjà brillamment montré. Comme biographe et romancier, en compagnie de Rimbaud, d'Hölderlin ou de Mozart, c'est bien souvent la parole des autres, plus que la sienne, qu'il nous a fait entendre. Les dieux parlent tous les langages, nous dit-il. Il est d'une importance capitale en des temps de petits fanatismes de rappeler ce «don des langues». Et comment peut-on parler de textes sacrés en occultant Dante, Pascal, Lautréamont? «*Nommons voyants les poètes sacrés, nommons voyance*

d'une espèce supérieure la création poétique» (Novalis). C'est le parti pris «spirituel» de Sollers, loin de toute religiosité, au cœur d'une érudition lumineuse et jamais lourde.

Les dieux ont déserté depuis longtemps le monde des mortels. Pour se réfugier quelque part dans le rythme, nous dit Sollers, au creux de la phrase. Dieu est mort? «*Mais oui, Dieu est mort. C'est précisément ce que disent les Écritures. Seulement voilà. Il a la mauvaise habitude de ressusciter au troisième jour*» Dixit Paul Claudel, «disciple catholique de Rimbaud». Et cette absence écrasante est une présence réelle qui obsède. Ainsi, au plus près du séjour d'où a émergé l'hyphothèse divine, *Illuminations* est un de ces petits livres denses qui nous font voir avec d'autres yeux.

ILLUMINATIONS
À TRAVERS LES TEXTES
SACRÉSPhilippe Sollers
Robert Laffont
Paris, 2003, 194 pages

Marc Pigeon

WILLIAM FYFE, tueur en série
AUTOPSIE D'UNE ENQUÊTE POLICIÈRE

Un livre fascinant, un coup de chapeau à ces enquêteurs patients et astucieux qui, grâce aux nouvelles techniques scientifiques, on pu mettre hors d'état de nuire pour les 25 prochaines années ce dangereux psychopathe.

LANCTÔT
EDITEUR

Pour célébrer son 50^e anniversaire, l'Hexagone, en collaboration avec le 9^e Festival international de la littérature, vous invite au spectacle-lecture

L'Hexagone
en Jazz

le lundi 12 mai à 20h,
au cabaret du Lion d'Or
situé au 1676, rue Ontario Est
à Montréal

Billetterie : (514) 277-1010
Droits d'entrée : 10 \$ régulier
8 \$ étudiants et membres
de l'UNEO

Avec les poètes

Martine Audet
Salah El Khalfa Beddiari
Paul Chamberland
Gilles Cyr
Violaine Forest
Robbert Fortin
Lucien Francoeur
Yves Préfontaine
Karen Ricard
Tony Tremblay

accompagnés de

Michel Berthiaume à la batterie
Kenny Bibace à la guitare
Chet Doxas au saxophone et
Adrian Velady à la contrebasse.

• L'HEXAGONE
www.edhexagone.com

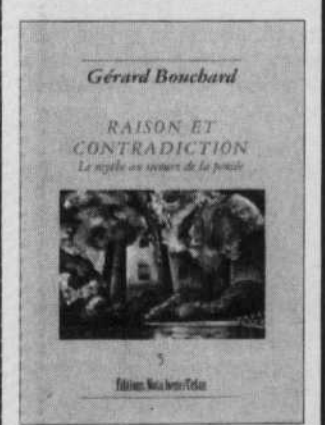
UNEO
www.uneo.qc.ca/festival

ÉCHOS

Daniel Pinard,
traducteur

(Le Devoir) — Le gourmand Daniel Pinard, amoureux du Brésil autant que du Québec, a traduit quelques poèmes de Ferreira Gullar, poète brésilien d'importance. Dans le cadre de la série *Les poètes de l'Amérique française*, l'écrivain Guy Cloutier présentera «Le choix de Daniel Pinard dans la poésie actuelle». Pour l'occasion, Daniel Pinard sera accompagné par la soprano Marlène Couture et par Pierre Bouchard au clavecin. À Montréal, à la Maison de la culture Plateau Mont-Royal, le mardi 13 mai à 20h. Pour renseignements: (418) 694-9302.

Des livres pour savoir



131 p. 9,95 \$

Gérard BOUCHARD

Une grande réflexion. Des propositions neuves, étonnantes, qui appellent à «réenchanter» le monde et qui proposent de réhabiliter le mythe comme ressort de la pensée.

NB

Éditions Nota bene

« L'humour guérit et stimule l'économie »

(Titre en couverture de la revue des diplômés de l'Université de Montréal)

Pourquoi être pauvre et malade?
Lisez du Barcelo!

Sérieusement, il n'y a pas tout à fait de quoi rigoler, puisque l'envahisseur est à nos portes. Oui, Justin Case arrive du Texas, avec sa sœur Soutinelle et son quasi-beau-frère Benjamin Tardif, dans le plus tordant des livres de Barcelo.

La Montérégie pourra-t-elle leur barrer la route?
Le Québec saura-t-il résister à cette invasion d'éclats de rire?
Seul votre libraire a la réponse à ces questions brûlantes.

FRANCOIS BARCELO
Les aventures de Benjamin Tardif - IV
Route barrée en Montérégie

« Sa narration est précise et alerte, ses dialogues sonnent juste (...) Le meilleur, c'est que c'est drôle »

Réginald Martel, La Presse, le 4 mai 2003

Libre Expression
EN VENTE PARTOUT
19,95 \$

Libre Expression
© URBECOR MEDIA

LITTÉRATURE

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

La littérature québécoise à la loupe

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est l'un de ces projets dont on sait quand ils commencent mais pas quand ils finissent. Le Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, dont Fides vient de publier le septième tome, a vu le jour dans les années 70, sous l'impulsion d'un Maurice Lemire aujourd'hui disparu. L'équipe qui lui a succédé, qui procède à cette recension minutieuse de la production québécoise, est arrivée aujourd'hui à la période 1981-1985.

Le premier tome de cet imposant dictionnaire faisait mille pages et s'étendait sur la période s'échelonnant de 1534 à 1900. Il commençait d'ailleurs avec les récits de Jacques Cartier. En guise de comparaison, le septième tome, pour une période de seulement cinq ans, fait plus de 1200 pages. C'est dire à quel point la littérature québécoise s'est développée en 460 ans!

«On assiste, depuis la fin des années 40, à une prolifération des œuvres», reconnaît Aurélien Boivin, qui participe au projet depuis ses débuts et qui en est aujourd'hui le directeur. Les auteurs sont beaucoup plus nombreux et, nécessairement, il nous a fallu trouver des solutions pour tenter d'analyser le plus grand nombre d'œuvres possible. On ne peut pas les analyser toutes.»

Abondance d'œuvres oblige, on a donc décidé, à partir du tome 3, qui portait sur les années 40, de regrouper plusieurs titres d'auteurs particulièrement prolifiques en un seul article, auquel feront référence différentes entrées.

Le travail des chercheurs ayant collaboré à l'ouvrage demeure d'établir le corpus d'œuvres québécoises pour une période donnée.

Aurélien Boivin, qui a participé à chacun des sept tomes de cette imposante collection, a ainsi vu évoluer la littérature québécoise de près. Ainsi, il ne nie pas qu'avec la quantité d'œuvres publiées, la qualité de chacune laisse parfois à désirer.

«On constate que la toilette des manuscrits n'est pas toujours bien faite. Il y a des ouvrages qui auraient gagné à être mieux corrigés»,

remarque-t-il. L'échantillon est varié, on y trouve des œuvres de grande qualité et des œuvres de moindre qualité. Parmi les premières, signalons, évidemment, *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert ou *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin. L'équipe, qui pose un regard rétrospectif d'une quinzaine d'années sur la production, peut également juger comment chacune des œuvres a vieilli.

Chaque époque dégage ses grands thèmes. Ainsi, on le sait, la Révolution tranquille a libéré dans les textes les thèmes de la sexualité, qui étaient tabous dans les années 60. Suivant l'échec du premier référendum, la quête identitaire est également présente dans les œuvres. C'est peut-être la cause de la renaissance du roman historique que l'on observe alors, une forme qui avait pratiquement disparu du corpus québécois depuis les années 40, au profit du roman psychologique. C'est l'heure des grandes sagas, à la manière des *Filles de Caleb*, d'Arlette Cousture, ainsi que des œuvres à caractère social. On y assiste, du même souffle, à une multiplication des œuvres féministes, celles de Jovette Marchessault, de Nicole Brossard ou de Madeleine Gagnon. De nouveaux noms, de Monique Larue à Robert Lalonde, pour ne nommer que ceux-là, émergent également dans l'univers littéraire québécois. Enfin, le vieillissement de la population revient comme un thème récurrent de l'époque moderne.

C'est sans parler, bien sûr, de la forme et de la structure narrative, qui révèlent la présence d'écrivains de plus en plus rompus à la théorie littéraire.

Les articles réunis dans le dictionnaire ont tenu compte de la réception critique des œuvres. Les auteurs de ces articles, dont plusieurs sont des universitaires, ont aussi toute latitude pour porter leur propre jugement sur l'œuvre.

DICTIONNAIRE DES
ŒUVRES LITTÉRAIRES
DU QUÉBEC, 1981-1985

Sous la direction
d'Aurélien Boivin
Fides
Montréal, 2003, 1230 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les trésors engloutis de Le Guillou

GUYLAINE
MASSOUTRE

Le pacte des genres n'a plus cours. Ne voit-on pas inscrit «roman» sur la couverture d'autobiographies? *Les Marées du Faou*, de Philippe Le Guillou, né en 1959 et auteur d'une trentaine de livres — dont *Les Sept Noms du peintre*, juste prix Médicis en 1997 —, met une authentique autobiographie sous l'étiquette du roman. Intuition de marchand ou virage culturel? Le fait surprend et mérite qu'on s'y penche.

Tout romancier couronne un jour son œuvre de fiction par le récit de son enfance et de ses origines. Qui n'aime dire ce qu'il doit, en fait d'avatars, à ses aïeux? Seul l'écrivain consacré accédait naguère à une telle jouissance, suscitant l'envie.

Aujourd'hui, nombre d'auteurs se racontent, parfois avant d'avoir vécu. *Everybody Is A Star*: ce titre, emprunté à Warhol par Jean-Noël Schifano pour parler de la pègre napolitaine, conviendrait à maints livres. Il y a un peu de ce délire dans l'honorable société des auteurs. La littérature personnelle se porte à merveille. Et quand la vérité dérape vers ou compromettre, la fiction qui la suit s'en réjouit.

Le pouls du roman

Qu'est-ce qu'une autobiographie? Un rapport sincère et au-

thentique des faits par l'auteur à soi-même. Avec le lecteur, elle passe le pacte de l'objectivité. Elle garantit l'observation, le recoupe, ne s'appuie sur la mémoire que pour promouvoir un rapport distancié à ce «je» su, vu, dévoilé, enfin connu.

Le roman, au contraire, propose des personnages et leurs actions relatées selon une entrée toute particulière: il les ancre dans une subjectivité qui s'assume. Il s'autorise la vision poétique, un penchant à la fantaisie, la distorsion du temps et ses effets. Il est conscient d'extrapoler le vivant, les passions, les ressources du monde. C'est pourquoi lorsqu'il dit «je», il instaure un règne des valeurs sur lesquelles l'auteur est roi. Valide-t-il ses hypothèses? Le fait de publier lui suffit.

Si la distinction ne vaut plus, qu'est-ce donc qu'une autobiographie qui s'affiche comme un roman mais ne parle que de soi? Voyons Le Guillou: «[...] je voulais pour ce livre l'unique conjonction des êtres, des lieux et de l'enfance, une ferveur, une pureté que ne troublerait aucun des orages de l'adolescence. L'autobiographie n'est légitime que lorsqu'elle emprunte à la prière. J'aimerais que l'on entende dans ces pages l'authenticité finistérienne et le haut accent de vérité de pèlerins de Rumengol et de Sainte-Anne-la-Palud.» Tel est le pèlerinage de sa mémoire, dans la baie toute symbolique des trépassés. Peu de romanesque, de prime

abord. Il y a pourtant un vœu, une injonction de lecture, dont on retrouve l'intention littéraire au fil du récit objectif.

Confidences littéraires

Là, le pacte de l'auteur avec le lecteur se resserre. Ce que le roman subvertit, dans l'autobiographie, c'est la manière de ramener l'histoire — ici un coin de Bretagne — au positionnement de soi. Une histoire intérieure surgit. Non pas fautive, ni projection idéologique de soi sur le monde, mais une histoire vraie du dedans, une tranche de collectivité avalée par l'ogre narcissique, une façon trouvée de réconcilier l'égotisme cher à l'artiste avec la pensée totalisante, paralysante du vrai soi.

Telle est du moins une lecture. L'histoire vaut moins que l'œil qui la déplace hors contexte. Résonance des contes? Le Guillou qualifie d'*«idées courtes et rétrogrades»* les rêves de repli culturel sur les coutumes, notamment l'usage de la langue bretonne. Une identité de citoyen et d'homme du XX^e siècle — «le siècle de Verdun, d'Auschwitz et de la conquête de la Lune», dit-il — ne pouvait s'affirmer et grandir qu'en français. L'école s'est chargée de faire fructifier le legs des ancêtres. Dans la «communauté durable» qu'elle a formée, elle sacrifie la Bretagne, «les chemins liquides de la forêt celtique, [...] cette forêt qui est un continent des âmes et un océan».

Rousseau rêvait de transparence pour être mieux vu. On lui doit l'art de faire miroiter les surfaces; car, sous la rétrospective autobiographique, il entrevoyait le paradis. Sous la lame rageuse remontant au Faou, Le Guillou retrouve sa splendide ville d'Ys, cité de Dahut et de Gradlon emportée par les flots. Si *Les Marées du Faou* n'a pas autant de mystère, l'exercice imaginaire de percevoir Ys s'applique, à sa manière, au Faou.

Rares sont les romanciers, dans la création contemporaine, qui assujétissent leur intention littéraire à une référence. La liberté qu'ils gouvernent n'admet que leur propre surveillance. Au lecteur, ils concèdent un droit: la préférence. Mais ils finissent tous, comme Le Guillou, par revenir sur ce privilège. Tôt ou tard surgit le devoir impérieux de contraindre l'autre, ce destinataire invisible qu'espère le libraire. L'écrivain arraisonne alors le lecteur au souci de soi.

Soi comme tenant et aboutissant. Soi comme un paysage breton. Soi comme transparence et obstacle, disait Starobinski, fou de Rousseau. «Sage et Régent du trône de son cœur», ces mots de Segalen en exergue saluent bien le retour en Finistère de Le Guillou.

LES MARÉES DU FAOU

Philippe Le Guillou
NRF Gallimard
Paris, 2003, 228 pages

POÉSIE

Le partage de l'exil

L'autre à partir de la différence et par-delà les frontières. Voilà une façon, parmi d'autres, d'entrer dans cette parole qui témoigne d'une «renaturation du monde, [d']une revivification de l'homme dans le monde».

Des études de Christian Doumet, Michaël Bishop, René Lafleur et Olga Hazan viennent préciser les nombreuses facettes de l'exil qui s'implante à différents niveaux. Quelques inédits de Stétié complètent cet ouvrage autour de la poésie, comme *Terre d'exil*. Un travail de défrichage important.

coll. «Le soi et l'autre»
Montréal, 2003, 228 pages

La rumeur de Lorca

Il existait, jusqu'à maintenant, trois éditions en français du recueil de poésie le plus célèbre de toute la littérature espagnole: le *Romancero gitano* de Federico García Lorca. Après Paul Verdevoye, Claude Esteban et André Belamich, c'est au tour de Line Anselem de proposer une nouvelle traduction aux Éditions Allia.

Ainsi, l'ensemble des *Complaintes gitanes* tente d'unifier la forme poétique du romancero et le monde gitan. A la différence des autres traducteurs, Anselem s'efforce de transmettre en français le mètre et la rime qui donnent, à la fois, un mouvement musical et tragique au recueil. Par ailleurs, la recherche de sonorités comme de

rythmes ne met jamais en péril le fondement de sens du poème.

Ce parti pris permet de découvrir la spiritualité méditerranéenne de Lorca sous un autre jour. Les phrases des poèmes sont brèves, morcelées par une ponctuation correspondante plus à une musique qu'à la syntaxe. «Sous les eaux / demeurent les mots. / Sur la coiffure de l'eau / un cercle de flammes et d'oiseaux. / Et au beau milieu des joncs, / des témoins qui savent ce qu'il faut. / Songe du bois des guitares, / rêve concret sans drapeau.» Un classique où l'âme espagnole renaît d'un bond.

COMPLAINTE GITANES

Federico Garcia Lorca
Traduit de l'espagnol
par Line Anselem
Éditions Allia
Paris, 2003, 135 pages

POÉSIE, TERRE D'EXIL.
AUTOUR
DE SALAH STÉTIÉ
Collectif sous la direction
d'Alexis Nouss
Traité d'union,

ENTRETIENS AVEC JEAN-PAUL SARTRE

AOÛT-SEPTEMBRE 1974 de Simone de Beauvoir

Lecture intégrale en douze épisodes

Sami Frey



Une présentation du
9^e Festival international de la littérature
en collaboration
avec le Studio littéraire de la Place des Arts

> 4 au 17 mai 2003 (relâche les 10 et 12 mai)

Studio-théâtre Stella Artois
Place des Arts
Québec

Billets en vente : 514.842.2112 514.277.1010

> Info-festival : 514.277.1010

www.uneq.qc.ca/festival

le Parchemin

DEPUIS 1966

vous suggère pour la Fête des mères...

L'histoire des
femmes d'ici

Les magnifiques photographies d'archives présentées dans *Œuvres de femmes* évoquent à leur manière l'histoire des femmes d'ici de 1860 à 1961. Saisissantes d'authenticité, elles illustrent l'ampleur des changements survenus tout en montrant que, si le décor, le costume et l'équipement changent, plusieurs des gestes accomplis par les femmes sont intemporels.

Publications
Québec

Œuvres de femmes

reg.: 29,⁹⁵notre prix : 23,⁹⁵\$

Prix en vigueur jusqu'au 24 mai 2003

Dans la même collection à succès



Au rythme du train 1859-1970
Des Jardins oubliés 1860-1960
Naviguer sur le fleuve au temps passé 1860-1960
La vie rurale 1865-1960
Entre campagne et la ville 1940-1960
Au limites de la mémoire 1900-1930
Des forêts et des hommes 1880-1962
Les voies du passé 1870-1965

Métro Berri-UQÀM (514) 845-5243
505 Sainte-Catherine Est, Montréal librairie@parchemin.ca

Québec

Canada

Le Conseil des Arts
du Québec

Canada

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

A.A.A.

Ville de Montréal

VILLE DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

fibo

UNEQ

ESSAIS

La Terre enfin ronde de Sloterdijk

MICHEL LAPIERRE

On n'accuse pas tous les jours un penseur allemand au regard grave et profond d'écrire de la «pornographie philosophique». Voilà pourtant ce qu'a fait une digne lectrice de Peter Sloterdijk en lui reprochant son audacieuse théorie des boules. D'autres lecteurs, fascinés par la sphéricité des abîmes océaniques de la Terre mère que Sloterdijk évoquait dans *Bulles*, n'ont pas craint de qualifier l'auteur de ce livre de «commandant Cousteau du liquide amniotique».

C'est le penseur lui-même qui s'assume à rapporter ces commentaires insolites dans *Ni le soleil ni la mort*, recueilli d'entretiens passionnants qu'il a accordés à Hans-Jürgen Heinrichs. N'est-ce pas la meilleure façon de désamorcer la critique? En ne niant pas la part de vérité que pourraient renfermer les jugements métaphoriques défavorables qu'on porte sur son œuvre, Sloterdijk répond au dédain par l'ironie et réaffirme ainsi son adhésion à l'«intelligence informelle», cet esprit de finesse qui «inclut les philosophies poétiques et la pensée investie dans les aures d'arb».

Mais assume-t-il sa propre philosophie poétique? Pas vraiment. On s'étonne de voir que ce penseur de la sphéricité, cet adepte de la globalisation intellectuelle, ressent le besoin de dire qu'il exerce deux professions différentes, sinon opposées: celle du philosophe «écrivain» et celle de l'universitaire «écrivain». Sloterdijk se défie quand le sage Heinrichs l'invite à reconnaître qu'un roman comme *Le Château*, de Kafka, atteint, en explorant l'absurde, «une dimension que la philosophie, quels que soient ses efforts, ne pourra jamais atteindre». Il se croit obligé d'affirmer que le roman, ouvrage de fiction, est «la forme de langage de ceux qui ne détiennent pas la vérité».

Être compris

Dans le même esprit terre à terre, Sloterdijk a voulu, pour être compris du plus grand nombre, donner une dimension concrète à sa pensée en écrivant *Si l'Europe s'éveille*. Grâce à sa simplicité et à sa brièveté, cet essai constitue l'application pratique la plus lumineuse de la philosophie foisonnante du penseur allemand. Toujours hanté par la globalité, Sloterdijk y explique que, si l'Europe veut parfaire sa cohésion pour orienter l'avenir du monde, elle a l'obligation de se redéfinir historiquement. Cette profonde redéfinition doit dépasser de beaucoup les domaines économique et politique. Sloterdijk conseille aux Européens de tendre vers une globalisation philosophique qui s'oppose à l'impérialisme que cache l'idée, avant tout américaine, de mondialisation néolibérale.

Il ne faut jamais perdre de vue, explique le philo-

sophe, que l'impérialisme états-unien n'est que le produit du très vieux rêve européen de reconstruction de l'Empire romain qui anima l'Église de Rome, les empereurs carolingiens, les empereurs germaniques, les Habsbourg autrichiens et espagnols, les monarques britanniques, les Bourbons, les tsars, Napoléon, puis, plus près de nous, Guillaume II, Lénine et Hitler. Cette liste des «transmetteurs» européens du rêve impérial que dresse Sloterdijk a beau être composite et parfois discutable, elle lui permet d'affirmer de manière saisissante que, «dans l'Empire américain, l'Europe moderne observe la forme extériorisée de sa propre essence».

Nous serions
tous devenus
des
déracinés,
des réfugiés.
Nous ne
saurions
plus
où notre
identité
commence et
où elle finit.

Le philosophe considère que l'Europe ne doit pas se résigner à être une colonie d'elle-même en imitant ses propres imitateurs: les États-Unis. Il faudrait qu'elle abandonne toute velléité d'hégémonie pour mieux se souvenir qu'elle est, depuis le XVIII^e siècle, la «mère des révolutions», le «foyer de la révolte» contre la misère humaine et contre le mépris impérialiste. C'est seulement de cette manière que l'Europe pourrait renouer avec la réflexion sur la sphéricité de l'être qui, aux yeux de Sloterdijk, résume l'histoire de la philosophie.

Penser, c'est englober. Cette vérité fondamentale n'aurait jamais été plus vivante qu'aujourd'hui. Sloterdijk soutient que, dans un Occident devenu transculturel, la distinction entre les demandeurs d'asile et la population de souche a fini par s'estomper. Nous serions tous devenus des déracinés, des réfugiés. Nous ne saurions plus où notre identité commence et où elle finit. Voilà, en tout cas, de la part de Sloterdijk, une éclatante définition du caractère sphérique de l'identité humaine.

Pour fuir à la fois le vide identitaire et le fanatisme d'un système uniforme, le philosophe allemand nous invite à approfondir une réflexion globale sur la nouvelle complexité du monde pour éviter qu'une mondialisation réductrice, d'esprit américain ou européen, n'enlève notre liberté. Si le prudent Peter Sloterdijk hésite à baigner sa pensée dans l'expérience littéraire contemporaine, il a assez d'audace pour se douter que l'évolution complexe de la sphère mondiale de l'imagination devance de plus en plus les progrès de la philosophie.

NI LE SOLEIL NI LA MORT

Peter Sloterdijk
Pauvert
2003, 442 pages

SI L'EUROPE S'ÉVEILLE

Peter Sloterdijk
Mille et une nuits
2003, 96 pages

Hervé Fischer brûle-t-il ce qu'il a adoré?

L'instinct de puissance pourrait nous conduire à une barbarie post-humaniste, dit le philosophe

Hervé Fischer fut l'enthousiasme organisateur du MIM, le Marché international du multimédia, grand salon pour technophiles, lancé au plus fort de la bulle Internet. Il chanta les louanges de l'ère numérique et fut titulaire de la chaire Daniel-Langlois en technologies numériques et beaux-arts à l'université Concordia. Mais aujourd'hui, dans *Cyberprométhée*, cet artiste et philosophe déploie une impressionnante érudition pour nous mettre sérieusement en garde contre l'instinct de puissance qui sous-tend la révolution numérique... Il plaide en outre en faveur d'un néoromantisme qui permettrait de sauver l'humain des dérives du type cyborg. De technophile qu'il semblait être, Fischer est-il devenu technophobe? Entretien.

laient tout changer. Et je me faisais traiter alors de «gadgets» et d'anti-humaniste. Aujourd'hui, je n'ai rien renié de ma passion. Mais la bataille est gagnée: tout le monde ou presque reconnaît qu'il y a une telle révolution. Le temps est donc venu de développer une pensée critique.

En 1997 et en 1999, vous déploriez, dans *La Presse*, que la plupart d'entre nous, face à la révolution numérique, demeuraient «fixés sur notre tradition humaniste». Au contraire, dans *Cyberprométhée*, vous écrivez aujourd'hui que de «renoncer à notre recours humaniste» équivaudrait à «nous en remettre au règne du silicium» et donc de sombrer dans la barbarie. Avez-vous changé d'idée sur l'humanisme?

J'ai toujours été convaincu de l'importance de l'humanisme, toujours été imprégné de la fragilité de l'être humain. Mais je suis également certain de la nécessité de prolonger l'humanisme, de l'élargir aux nouveaux défis, à savoir penser la science et la technologie. Sans quoi celles-ci peuvent nous entraîner dans des dérives barbares, comme le post-humanisme, ou le cyborg, etc. Nous ressentons tous aujourd'hui la puissance de la technologie et de la science. On peut épouser celle-ci ou bien prendre conscience de notre petitesse et de notre fragilité face à elle. Dans cette situation, le romantisme est une sorte de contre-poison que j'oppose à la notion de post-humanisme. Ensuite, je dirais que cette révolution, comme bien d'autres, est vécue comme une crise. Cette situation engendre un certain spleen, un mal du siècle. Il semble donc y avoir des parallèles entre le XIX^e siècle et notre époque. Au XIX^e, c'était l'industrialisation, les manufactures, le positivisme. Aujourd'hui comme hier, l'humain réagit à la vigueur de cette révolution et cela prend plusieurs formes. Fondamentalement, le néo-romantisme dont je parle est une manière de rappeler ce que nous sommes: la beauté de la fragilité humaine, la beauté de son courage; et que cela se vit avec une certaine souffrance, qui peut être fructueuse.

Comment l'adapter sans dénaturer?

Il faut aujourd'hui développer ce que j'appelle une cyberphilosophie. C'est-à-dire une philosophie critique de l'âge du numérique. Pour penser les conséquences sur notre démocratie des nouveautés comme les biotechnologies, les réseaux informatiques, etc. Ce n'est pas parce qu'il y a du nouveau qu'il faut jeter l'humanisme par-dessus bord. Je répète souvent qu'il faut renverser la révolution de Galilée et de Copernic et dire que c'est l'homme qui est au centre du monde!

En effet, c'est sur cette révolution ptoléméenne, si je puis dire, que se clôt votre livre! Mais n'est-ce pas paradoxal, de votre part, vous qui plaidez sans relâche pour la culture scientifique?

Non. Parce que Galilée et Copernic, ce sont deux moments d'une démythification. Mais aujourd'hui, nous sommes ailleurs. Il fut une époque où ce qui importait pour notre lucidité, c'était de comprendre que nous n'étions pas au centre du système solaire. Mais depuis, on a tellement aliéné l'être humain qu'il est nécessaire de se rappeler que la vérité d'aujourd'hui est différente de celle du temps de Galilée.



Hervé Fischer

MAIS GALILÉE A TOUJOURS RAISON, NON?

Oui, sur un plan mathématique et optique. Mais il a tort du point de vue de l'humanisme. Parce qu'au fond, Galilée a banalisé l'être humain en banalisant la Terre et notre position dans l'univers.

Expliquez-moi votre attachement au romantisme. Car après tout, le romantisme, c'est la douce douleur de «l'inaccessible étoile», c'est la larmoyante complaisance dans la nostalgie d'un passé révolu...

Ce que j'ai voulu faire en lançant la bannière du romantisme, c'est d'abord rappeler le caractère fragile de l'être humain par rapport à l'utopie du post-humanisme, du cyborg, etc. Nous ressentons tous aujourd'hui la puissance de la technologie et de la science. On peut épouser celle-ci ou bien prendre conscience de notre petitesse et de notre fragilité face à elle. Dans cette situation, le romantisme est une sorte de contre-poison que j'oppose à la notion de post-humanisme. Ensuite, je dirais que cette révolution, comme bien d'autres, est vécue comme une crise. Cette situation engendre un certain spleen, un mal du siècle. Il semble donc y avoir des parallèles entre le XIX^e siècle et notre époque. Au XIX^e, c'était l'industrialisation, les manufactures, le positivisme. Aujourd'hui comme hier, l'humain réagit à la vigueur de cette révolution et cela prend plusieurs formes. Fondamentalement, le néo-romantisme dont je parle est une manière de rappeler ce que nous sommes: la beauté de la fragilité humaine, la beauté de son courage; et que cela se vit avec une certaine souffrance, qui peut être fructueuse.

CYBERPROMÉTHÉE

L'INSTINCT DE PUISSANCE
À L'ÂGE DU NUMÉRIQUE
Hervé Fischer
VLB éditeur
Montréal, 2003, 354 pages



Prix des Libraires
du Québec
Spectacle-hommage
aux 10 ans du
Prix des libraires du Québec

Précédé de la cérémonie de la remise des prix 2003

Le mardi 13 mai 2003 à 19 h 30

au Lion d'Or

Entrée gratuite

Organisé par l'Association des libraires du Québec

en collaboration avec le 9^e Festival international de la littérature



Lectures d'extraits de toutes les œuvres primées
au cours des 10 dernières années par:

Gil Courtemanche, Bruno Hébert, Marie Laberge,
Monique Proulx, Michel Tremblay et Sylvain Trudel
ainsi que par les comédiens
Marcel Pomerlo, Maude Guérin et Céline Bonnier
accompagnés du pianiste
Erik Shoup.



www.prixdeslibraires.qc.ca

Les poètes de l'Amérique française

Proposent

Le choix de Daniel Pinard dans la poésie actuelle
Un poète des éditions du Boréal

Avec

Marlène couture, soprano
Pierre Bouchard, clavecin

Une présentation de Guy Cloutier

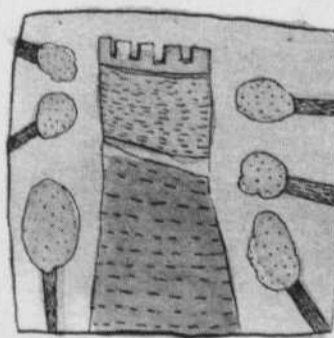
Mardi 13 mai, 20 h

Maison de la culture Plateau Mont-Royal
465, av. du Mont-Royal E., Montréal
(514) 872-2266

Exceptionnellement

Lundi 12 mai, 19 h 30

Chapelle du Musée de l'Amérique française
2, Côte de la Fabrique, Québec
(418) 692-2843



L'Union des écrivains et écrivaines québécoises (UNEQ), le groupe de recherche *Le soi et l'autre*, la Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique et le CELAT vous convient à ses grandes rencontres dans le cadre du 9^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE

Rencontre avec Charles Juliet [France]

ANIMATION : Michaël La Chance

Dimanche 11 mai, 15h / Librairie Gallimard : 3700, boul. Saint-Laurent

Rencontre avec Eugène Savitskaya [Belgique]

ANIMATION : Pierre Ouellet

Mardi 13 mai, 17h30 / Maison des écrivains : 3492, rue Laval, métro Sherbrooke.

Rencontre avec Maïssa Bey [Algérie]

ANIMATION : Nellie Hogikyan

Jeu 15 mai, 17h30 / Maison des écrivains : 3492, rue Laval, métro Sherbrooke.

Entrée libre. Info-festival : 514.277.1010

LESOIELT L'AUTRE

cep

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE POUR LA JEUNESSE

L'amour des oiseaux

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

« Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre », écrivait La Fontaine, qui prenait souvent pour modèles de constance amoureuse des oiseaux, pigeons ou tourterelles. Avait-il tort? Pas vraiment. Bien des espèces à deux pattes sont monogames et fidèles, parfois même au-delà de la mort du conjoint. Danses nuptiales, roues irrésistibles, appels langoureux, cadeaux à la femelle convoitée: ceux qui volent en ont long à dire, en matière d'amour courtois, à ceux qui marchent.

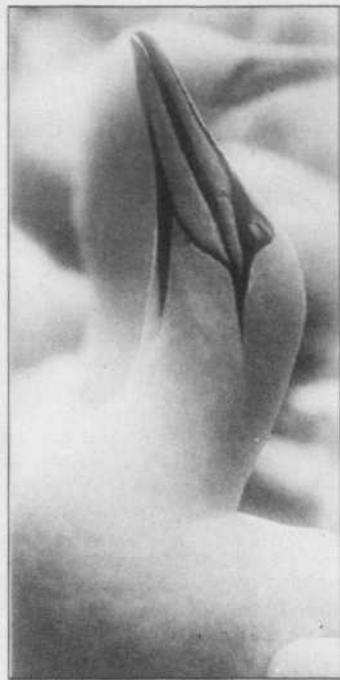
« Avons-nous vraiment inventé les astuces de la quête de l'autre ou n'aurions-nous pas, au cours du lent cheminement de notre évolution, été inspirés par cette avifaune aux intentions si claires et aux attentions si délicates? », demande Jean Lévillé en introduction à son bel ouvrage *Les Oiseaux et l'amour*.

Bel ouvrage, car une foule de photos couleurs parsèment les pages en occupant autant d'espace que les textes. Une trentaine d'espèces ailées ont leur chapitre, celles qui volent dans nos champs et nos forêts, mais aussi les oiseaux tropicaux, familiers du Sud: du colibri au pélican, du fou de Bassan à l'ibis blanc. Les rituels amoureux varient, mais il ne saurait être question de sauter sur l'objet du désir sans préliminaires ni ménagements. Un peu de délicatesse, s'il vous plaît.

La cigogne blanche n'apporte pas les bébés dans les berceaux, comme le voulaient les vieilles croyances. Fidèles, elles regagnent toutefois chaque année leur nid de quelques centaines de kilos, où le mâle doit alors reconquérir la femelle. Qu'à cela ne tienne! Sa tête tombe à la renverse, son bec craquette, les mandibules claquent, le couple se mordille. C'est parti pour la nuit de noces.

Séduire exige parfois son plein renfort de coquetterie. Le macareux moine, par exemple, perroquet des mers sur nos côtes nordiques, doit revêtir son costume nuptial avant de passer en mode amoureux. Le bec grossit, se pare de rouge, de jaune, d'orange et de bleu, les pattes jaunes virent au rouge. Bec et griffes creusent alors un tunnel jusqu'à la chambre nuptiale.

Le jaseur d'Amérique, généreux, offre un pétale, un insecte ou une baie à la femelle qui l'accepte,



JEAN LÉVILLÉ

Fous de Bassan.

puis le refuse, le renvoie au mâle, en un long échange de bons procédés, jusqu'à ce que l'un d'eux croque le présent. Les couples de huards se forment pour la vie et leurs longs cri amoureux résonnent sans fin sur nos lacs. Les colibris sont volages et carburant à d'éphémères coups de foudre. Chez les autruches, le mâle est polygame, mais chaque concubine doit obtenir le consentement de la préférée sous peine de subir les foudres de la matrone.

Chez les fous de Bassan, le mâle se révèle plutôt fidèle, mais la femelle a la cuisse légère et se laisse détourner par les œillades du premier galant venu. Holà! Le fiancé veille et, dans un face-à-face impressionnant, le couple se jauge puis déploie ses ailes. C'est l'heure des courbettes et des caresses des longs cous, rituels qui conduisent à l'étreinte convoitée après affaissement au sol.

Chez les oiseaux, l'amour se chante, se bâtit, se danse, se crie, tout ça dans un but unique de reproduction, peut-être, mais avec l'art consommé de faire sa cour.

LES OISEAUX
ET L'AMOUR

Jean Lévillé

Préface de François Dompière
Éditions de l'Homme
Montréal, 2003, 180 pages

GISÈLE DESROCHES

Rien de mieux qu'un bon roman jeunesse pour comprendre la jeunesse. En voici trois, destinés à des âges différents, qui retiennent l'attention.

Guillaume et la nuit appartient à la catégorie des premiers romans: 44 pages en gros caractères, entrecoupées d'illustrations noir et blanc. *Guillaume et la nuit* est sombre d'aspect et peut-être même rébarbatif avec sa couverture deux couleurs et son sujet douloureux: la garde partagée. Tibo s'attaque pourtant à ce sujet avec une simplicité empreinte d'une gravité désarmante. Il n'est pas le premier à traiter de séparation, mais il a su faire ressentir au lecteur l'angoisse qui assaille l'enfant et la solitude dans laquelle il l'affronte. Son texte porte un regard neuf sur les effets de la séparation des parents grâce à la narration à la première personne, toute centrée sur les premières impressions de Guillaume à l'arrivée dans l'appartement du père, cet appartement du quatorzième étage aux murs nus, qui semble appartenir à quelqu'un d'autre. Malgré la présence réconfortante et chaude du père, malgré le nouveau petit singe acheté pour lui, Guillaume éprouve de la difficulté à s'endormir. Il se lève et erre dans le salon la nuit, sort sur le balcon, contemple la ville et la hauteur des yeux d'un géant. C'est en racontant des histoires à son petit singe que Guillaume exprime ce qu'il ressent: la douloureuse impression « que le monde entier se déchirait sans faire de bruit ». Le personnage de l'enfant plus vrai que nature, les émotions retenues, très justes, atteignent un sommet lorsque le verre de lait, déposé sur le rebord du balcon, bascule dans le vide. Anodin en lui-même, l'événement concentre pourtant la notion de vide et de mort, l'irréparable et l'impulsion formidable qui pousse à choisir la vie. L'auteur, en misant sur la force d'adaptation inouïe des enfants et

sur leur créativité, esquisse des pistes de solution: Guillaume fera des gestes réparateurs et trouvera finalement le réconfort dont il a besoin pour s'endormir. Le texte, soutenu par les illustrations de Daniel Sylvestre, comporte quelques images fortes qui laissent leur empreinte, ainsi que l'impression d'avoir triomphé en douce.

Même impression dans *C'est ça la vie?*, de Louise Champagne.

Destiné à des jeunes de neuf, dix ou douze ans, le roman présente une jeune fille, Claudie, coincée dans une famille qui tente de se reconstituer avec le nouvel amoureux de la mère, coincée dans ses élans de préadolescente aussi bien qu'au fond du quatrième rang où ils viennent d'emménager. La marraine de Claudie arrive comme une bouffée d'air en proposant trois jours d'escapade avec elle à Montréal. Le riche milieu culturel dans lequel évolue la tante ne ressemble pas du tout à celui de Claudie. Elle se retrouve entourée de musiciens, de créateurs, de personnes indépendantes et marginales, d'imprévus et de textes inspirants. C'est dans ce contexte qu'arriveront les premières menstruations, que naîtront de nouvelles aspirations et que prendra racine une nouvelle philosophie de vie. Claudie puisera dans son escapade un élan et une disposition nouvelle envers sa famille. La narration limpide, émouvante, réussit à nous soulever malgré les redites et le sujet déjà abondamment couvert.

Pour les adolescents, Jean-François Somain signe *Retrouver Jade*. Il a imaginé Boris, un personnage fort, marginal et puissamment indépendant, de retour d'Afrique depuis peu et répondant à l'appel d'une amie dont la fille est portée disparue. En s'arrêtant pour pisser dans un boisé, il aperçoit un adolescent, Daniel, qui vient de s'ouvrir

les veines, déçu par la vie. Loin de vouloir le sauver ou lui faire la morale, il lui explique plutôt pourquoi son plan ne fonctionnera pas (le sang ne coule pas assez) et lui propose plutôt d'autres moyens d'en finir, beaucoup plus efficaces. D'abord ennuyé par l'important, Daniel acceptera bientôt de le suivre et de l'aider à retrouver Jade, la jeune fille disparue. En route, ils seront victimes d'un trio de malfaiteurs à main armée qui en perdront leur latin devant la réaction inattendue et déroutante de Boris. Ils seront impliqués dans une enquête serrée et dangereuse pendant laquelle Boris sera mis K-O par une attaque de malaria, laissant miraculeusement toute la place à Daniel, et au terme de laquelle ils délivreront la jeune fille séquestrée après un affrontement verbal épique avec le ravisseur. C'est un peu beaucoup pour un seul roman. C'est aussi un peu fort. D'ailleurs, les effets de la séquestration auraient pu à eux seuls faire l'objet de chapitres entiers alors que le roman se clôt sur la délivrance. Mais le texte a l'énorme mérite de défaire des clichés usés à la corde sur la violence, la « victimisation », la vie et la mort. Il ouvre des fenêtres sur des perspectives nouvelles. Les ré-

flexions qu'il suscite, justement par l'exagération des personnages, par l'énormité des coïncidences ou par la simple divergence d'un personnage atypique, est saine et salutaire. Le roman secoue quelques idées reçues et flanque un certain choc au lecteur, qui y verra peut-être une façon différente et plus excitante d'envisager sa propre vie. Il y est en effet abondamment question de bonheur et de philosophie, aussi mouvementée que soit sa trame. A un âge où les idées reçues commencent à s'installer, le remous ne peut être que bénéfique. La vraie vie, finalement, n'est-elle pas dans les romans?

GUILLAUME ET LA NUIT

Texte de Gilles Tibo
Illustrations de Daniel Sylvestre
Soulières éditeur, collection «Ma petite vache a mal aux pattes»
2003, 47 pages

C'EST ÇA LA VIE?

Louise Champagne
Québec Amérique jeunesse,
collection «Gulliver»
2003, 126 pages

RETROUVER JADE

Jean-François Somain
Soulières éditeur,
collection «Graffiti»
2003, 198 pages



veront la jeune fille séquestrée après un affrontement verbal épique avec le ravisseur. C'est un peu beaucoup pour un seul roman. C'est aussi un peu fort. D'ailleurs, les effets de la séquestration auraient pu à eux seuls faire l'objet de chapitres entiers alors que le roman se clôt sur la délivrance. Mais le texte a l'énorme mérite de défaire des clichés usés à la corde sur la violence, la « victimisation », la vie et la mort. Il ouvre des fenêtres sur des perspectives nouvelles. Les ré-

212 p.
35,95 \$

À contre-courant des idées reçues

Bien que tenant d'une gauche moderniste, Wolton est volontiers à contre-courant lorsqu'il tire à boulets rouges sur les États-Unis.

Selon D. Wolton, l'ouverture des frontières va bientôt révéler aux individus une diversité culturelle encore insoupçonnée.

D. Wolton a toujours tenu à penser la communication dans la politique.

Louis-B. Robitaille
La Presse

Pierre Thibault
Ici Montréal

Antoine Robitaille
Le Devoir

Flammarion

Romanichels

Mon clitoris est un accessoire décoratif. C'est un bibelot, une pacotille.

Marie Auger
L'excision
roman

144 p. • 20 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-21-70 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca

UNE PRÉSENTATION
DU 9^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE

APRÈS NOUS LE DÉLUGE !

> Les artistes du Saguenay-Lac-Saint-Jean à l'honneur

Spectacle de clôture animé par Louise Portal et Pauline Lapointe

MISE EN SCÈNE : STANLEY PEAN

ÉCRIVAINS : DANIEL DANIS, DANIELLE DUBÉ, ANDRÉ GIRARD, YVON PARÉ, STANLEY PEAN, HÉLÈNE PEDNEAULT, LOUISE PORTAL, TONY TREMBLAY, ÉLISABETH VONARBURG

INTERPRÈTES : MONIQUE FAUTEUX ET PAULINE LAPOINTE

MUSICIENS : BENOÎT SARRAZIN ET FRANCIS STEPHENSON

ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER

SAMEDI 17 MAI, 20 H 30
UNION FRANÇAISE
429, rue Viger Est, métro Berri-UQAM
Entrée : 10 \$ (régulier) / 8 \$ (étudiants et membres de l'UNEQ).
Billetterie : 514.277.1010
Info-festival : 514.277.1010 / www.uneq.qc.ca/festival

72 pages - 15,95 \$

Je l'exhume
À petits coups d'ongles décidés
Contre la rouille de ma passivité
De mes pieuses convictions
Pour que tu restes
Question

84 pages - 15,95 \$

Le temps est instable; la porte de la maison ne cesse de s'entrouvrir pour laisser voir le théâtre lointain des collines où passe et repasse un banc fuyant de nuages.

ÉDITIONS DU NOROÏT
30 ans de poésie
www.lenoroit.com

LIBERTÉ n°260

dico dico par-ci, dico dico par-là

www.revueliberte.ca

Jacques Drillon / Françoise Pillet / Jean Pruvost / Marie-Andrée Lamontagne / Marc André Brouillette / Marie-Éva de Villers / Line Mc Murray / Bernard Dupriez / Karine Hubert / Laurent Mailhot / J. F. Dowd / René Viau / Bertrand Gervais / Robert Melançon / Louis-Jean Thibault / Jean-Claude Brochu

LIVRES

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE

Avec Kerouac

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Il a partagé la vie de Jack Kerouac dans ses aspects les plus intenses, lui a survécu de plusieurs décennies, et se fait un honneur d'en parler aujourd'hui. Le musicien David Amram, artiste de jazz et de musique classique, est à Montréal pour au moins deux événements ce week-end: le spectacle *Visions de Kerouac*, présenté demain à l'Usine C dans le cadre du Festival international de la littérature, et un autre, sur le même thème, prévu ce soir au Va-et-vient.

Dans un français étonnant, l'artiste nous accordait cette semaine une entrevue de New York, sur l'un de ses thèmes favoris, l'art de Jack Kerouac et de ses comparses, connus plus tard sous le nom de beat generation.

Ce soir, il présentera une version vidéo du film *Pull My Daisy*, dont il a écrit la musique mais dont les textes ont été rédigés par Kerouac et Neal Cassidy, celui-là même qui a servi de modèle au personnage central de Dean Moriarty dans le fameux roman *On the Road*, qui a rendu Kerouac célèbre.

De Kerouac, David Amram rappelle l'amour fou pour la musique, la musique classique, mais surtout le jazz, qui était aussi l'inspiration de sa littérature.

«Je veux être considéré comme un musicien de jazz qui souffle un long blues dans une jam-session d'un dimanche après-midi», écrivait Kerouac dans *Mexico City Blues*.

Il faut dire aussi que Jack Kerouac partageait ses soirées avec les Dizzie Gillespie et les Charlie Parker, et qu'il s'intéressait déjà, avant la lettre, à la musique du monde.

«Il était un très bon chanteur de

jazz», dit Amram, qui se souvient d'un enregistrement où Jack Kerouac lisait *On the Road* et chantait avec un orchestre de jazz.

«C'était à l'époque de Lester Young, après le dixieland et le swing, à l'époque de gens comme Stéphane Grappelli et Django Reinhardt; Duke Ellington s'intéressait à la musique mondiale», se souvient Amram.

«Jack est l'un des premiers écrivains qui ont compris la musique instinctivement et, du point de vue spirituel, les musiciens», dit-il.

Sa littérature, son style, se voulait aussi cyclique, naturel, comme une longue improvisation. Il voulait qu'on le lise *«comme un solo de jazz»*.

Amram se souvient aussi comment Kerouac lui fredonnait des ballades qui lui venaient de son héritage canadien-français, *«À la claire fontaine, par exemple, ou Un Canadien errant. Il m'a chanté ces chansons à trois heures du matin, après une soirée d'intenses plaisirs»*. Selon les snobs intellectuels new-yorkais, qui ne connaissaient pas le Québec, Jack Kerouac parlait une sorte d'argot tragique. Or, on le sait, l'écrivain parlait la langue héritée de ses parents. Il pouvait aussi, dit Amram, s'exprimer en un français impeccable et récitait volontiers Baudelaire.

Pour l'occasion, le Festival international de la littérature a aussi invité Roger Brunelle, porte-parole du festival Lowell Celebrates Kerouac, qui se déroule régulièrement dans le village natal de l'écrivain.

Les deux soirées devaient des lectures de poésie, dans la plus pure tradition des spectacles de poésie et de jazz lancés par Kerouac et Amram eux-mêmes, en 1957. De nombreux poètes d'ici seront de la partie.

CATHERINE MORENCY

«Miroir, dis-moi, qui est la plus belle?» Cette rengaine, extraite d'un conte pour enfants, nous replonge instantanément dans un univers soyeux, baigné d'un idéal naïf. Dans la bouche de Marie-Eve Matte, cependant, elle nourrit un terrorisme intérieur avec lequel de trop nombreuses jeunes filles composent et négocient jusqu'à l'abîme, l'anorexie déployant une force d'attraction inimaginable, souvent fatale.

Après les documentaires, les brochures gouvernementales et les campagnes de sensibilisation, il faut se rendre à l'évidence: le discours politique n'atteint pas le «public cible» constitué d'adolescentes et de leur entourage, une zone sociale trop vaste pour qu'on puisse cibler les individus «à risque», les futures victimes, pour fins de «conscientisation». Pourtant, à cent mille lieues du jargon stérile qu'emploient les créateurs de programmes en santé et en services sociaux, une jeune femme résiste au gouffre qui promettrait de l'engloutir et prend la parole. Ses mots, fébrilement consignés dans *Devant le miroir*, sont aussi frères que le corps tuméfié qu'elle détaille longuement dans cette sombre litanie, portes grandes ouvertes sur l'obscur.

Disons-le d'emblée, ce récit, autobiographique, se déploie sans aucune connivence avec la poésie. Happée par un sentiment d'urgence, l'auteure y déballe son sac comme sous hypnose, à la fois enquêtrice et présumée coupable d'un crime odieux: son propre anéantissement. *«J'ai côtoyé l'anorexie avant l'amour, écrit-elle froidement, la boulimie avant l'amitié. Je me suis empiffrée autant que j'ai jeûné. Je me suis cachée des autres et de moi-même. Je me suis trouvée affreuse à tel point que j'ai voulu mourir pour empêcher la honte de m'atteindre. Je croyais que j'allais gagner la bataille, mais il n'y avait pas de guerrier à combattre, mon corps était l'ennemi.»* Seule une prose brutale, exacte et chirurgicale peut rendre l'horreur nourrie de culpabilité que ressent celle qui s'observe, lucide, procéder au culte morbide exposé, au fil des pages, avec une franchise terrifiante. Ici, la seule métaphore qui filtre des mots est guerrière, la vie d'une anorexique étant réglée *«au quart de tour»*, la jeune fille qui en est atteinte devenant le soldat suicidaire qui contre-attaque sans arrêt sa propre division, accomplissant la plus absurde des stratégies. *«Je suis un vrai squelette, je n'ai que la peau et les os, je suis encore plus laide, je ne suis pas une femme, je ne suis pas une enfant, je ne suis qu'un paquet d'os qui survit grâce à la colère»*, confie-t-elle avant de constater que *«chaque jour est un combat, ma bataille pour la beauté, et souffrir est le prix à payer — il faut souffrir pour être belle»*.

Profondément seule, la jeune femme accomplit un rituel contre lequel, de bonne résolution en rechute, elle n'arrive que rarement à imposer sa volonté de rompre avec la destruction. Devant l'impuissance de ses parents — qui ne savent pas, comme il arrive trop souvent dans de tels cas, reconnaître les symptômes d'une véritable pathologie chez leur fille —, elle convoque un personnage dont elle se pare comme d'un écho afin de partager une angoisse qui devient, au bout de quelques années, intenable. Le miroir, objet fétiche quoique repoussoir, prend chair sous les traits de Melhy, qui devient à la fois interlocutrice et reflet de sa créatrice, l'acculant, par un

convaincant effet de symétrie, à l'effroyable réalité qui est devenue la sienne, rendant dès lors impossible la fuite hors de soi.

Impossible de dire si l'histoire se termine sous de meilleurs auspices. *«L'anorexie et la boulimie sont des entités, conclut Matte, qui, tels des vautours, épient leur proie pour l'attaquer au moment où elle est la plus faible. Et des moments faibles, nous en avons tous. Force est d'admettre que dans nos sociétés de gagnants et de performers (moover and shaker, dit-on, paraît-il, au Canada anglais), la faiblesse n'a pas très bonne presse. Gare à celui ou à celle qui, âgé de quinze ans et pétant de santé, admettra la sienne, souvent cernée par le doute et l'insécurité. On lui servira probablement des plats tels que: "Mange ta soupe, au tiers-monde les enfants meurent de faim!"»*

L'ignorance

Notre tiers-monde à nous, Nord-Américains opulents, c'est l'ignorance. Au Québec seulement, on estime que près de 100 000 jeunes souffrent de troubles alimentaires.

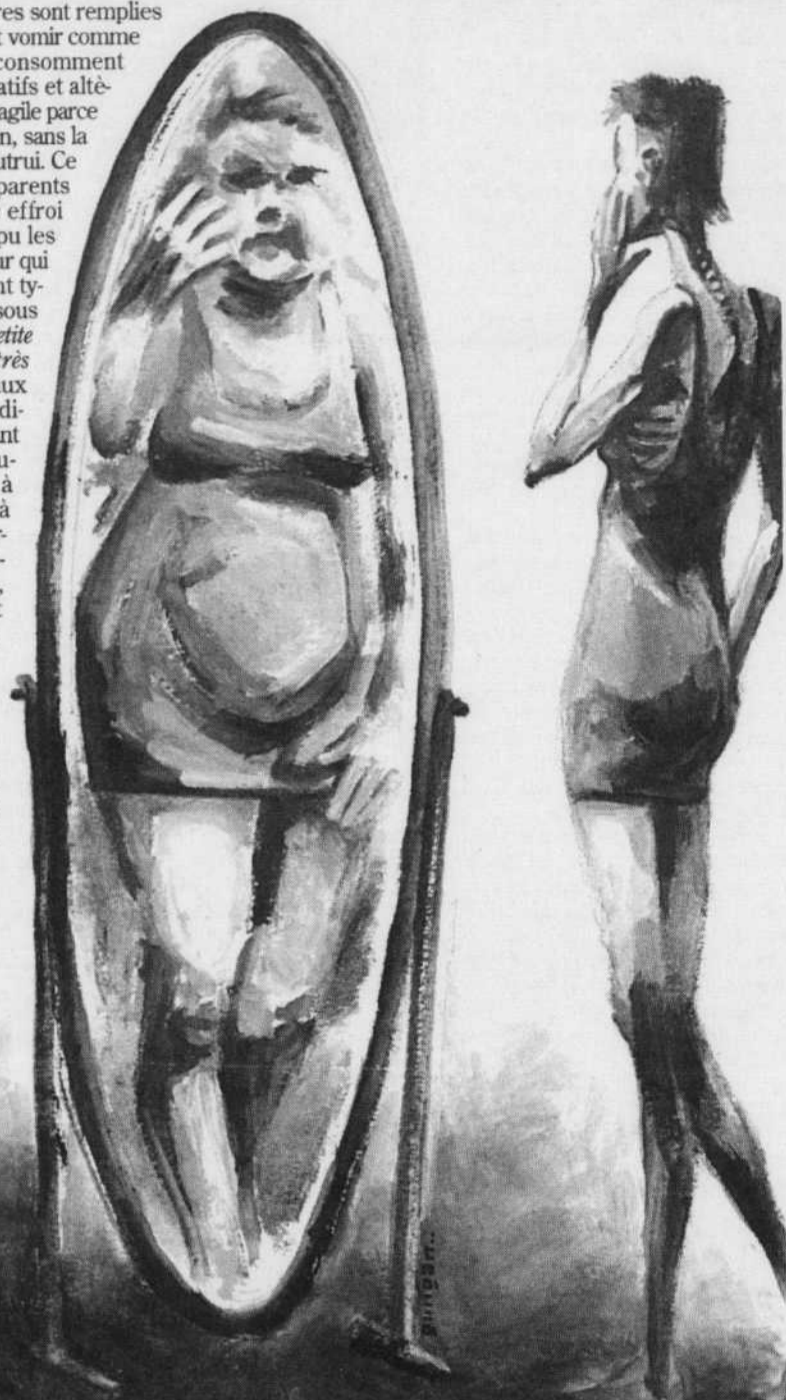
Les écoles secondaires sont remplies de fillettes qui se font vomir comme d'autres respirent, consomment assidûment des laxatifs et altèrent une santé déjà fragile parce qu'en pleine évolution, sans la moindre réaction d'autrui. Ce livre s'adresse aux parents qui constatent avec effroi que leur fille a rompu les ponts avec eux et pour qui chaque repas devient tyrannie, n'admettant sous leurs yeux qu'*«une petite portion, je n'ai pas très faim aujourd'hui»*, aux enseignants et aux directeurs d'école devant qui les mêmes étudiantes maigrissent à vue d'œil en hurlant à l'aide sans avoir la force de se faire entendre, aux médias, enfin, qui continuent d'imposer aux femmes de plus en plus jeunes une image stéréotypée de la beauté et de la réussite, mettant à profit le diktat qui veut que *«hors de l'enveloppe charnelle, point de salut»*.

DEVANT

LE MIROIR

Marie-Eve Matte
Boréal
Montréal, 2003,
105 pages

Au Québec seulement,
on estime
que près de 100 000
jeunes souffrent
de troubles
alimentaires



Françoise David

Une humaniste féministe qui inclut les hommes dans sa lutte contre la pauvreté et sa passion pour la justice

L'une des femmes les plus influentes au Québec...

Découvrez sa vie, sa carrière et la source de son engagement social

FRANÇOISE DAVID — Solidaire, d'abord!
Une entrevue inédite de Pierre Maisonneuve

136 pages - 21,95 \$

NOVALIS
www.novalis.ca

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

COLLECTION **RETROUVAILLES**

Léon Tolstoï
Écrits politiques

Avec notre collection «Retrouvailles», nous vous invitons à découvrir des textes, anciens ou plus récents, qui ont en commun d'avoir en quelque sorte été «oubliés». Tout en vous plongeant au cœur de débats du passé, ces rééditions vous offrent des outils pour mieux comprendre les grands enjeux contemporains. Chaque titre de la collection comprend une présentation critique originale.

Léon Tolstoï (1828-1910) est reconnu comme un des plus grands écrivains de la littérature mondiale. Ses œuvres de fiction sont encore lues aujourd'hui, mais on tend à oublier que Tolstoï n'était pas qu'un artiste, mais aussi un penseur qui a joué un rôle crucial dans le mouvement contestataire en Russie et qui a été, comme l'a écrit Gandhi, «le plus grand apôtre de la non-violence» de son époque.

En s'inspirant de ses convictions religieuses, il condamnait catégoriquement toute forme de violence, qu'elle se manifeste dans la guerre, la peine de mort ou l'exploitation du travail d'autrui. Et, conséquence ultime de ce principe, il niait également l'État, qui, selon lui, n'était qu'une institution servant à protéger les privilèges des riches et dont les instruments militaires, policiers et judiciaires maintenaient le peuple dans l'esclavage.

Le présent recueil, traduit et présenté par Éric Lozowy, propose un choix d'essais qui donnent l'occasion de découvrir cet aspect méconnu, mais pourtant fascinant, de l'œuvre de Tolstoï.

Écosociété
10 ans... et toujours de l'avant!

161 pages • 18 \$
ISBN 2-921561-89-1

Tél.: (514) 521-0913. Téléc.: (514) 521-1283
Courriel: info@ecosociete.org. Toile: www.ecosociete.org

Dans le cadre du IV^e Salon du livre anarchiste, les Éditions Écosociété vous invitent au LANCEMENT de ce recueil inédit!

CAFÉ LA PETITE GAULE
Mercredi 14 mai, dès 17h • 2525, rue Centre, Montréal (métro Charlevoix)

UNE PRÉSENTATION DE
L'ASSOCIATION DES LIBRAIRES DU QUÉBEC
EN COLLABORATION AVEC
LE 9^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE

**HOMMAGE
AUX 10 ANS
DU PRIX DES LIBRAIRES
DU QUÉBEC**

> SPECTACLE LITTÉRAIRE
précédé de
> LA CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX 2003
animée par Dominique Pétin

MISE EN SCÈNE
MARCEL POMERLO

ÉCRIVAINS-LECTEURS
**GIL COURTEMANCHE
BRUNO HÉBERT
MARIE LABERGE
MONIQUE PROULX
MICHEL TREMBLAY
SYLVAIN TRUDEL**

COMÉDIENNES
**MAUDE GUÉRIN
CÉLINE BONNIER**

MUSICIEN
ÉRIK SHOUP

MARDI 13 MAI, 19 H 30
LION D'OR,
1676, rue Ontario Est
Entrée libre.

Info-festival : 514.277.1010 / www.uneq.qc.ca/festival

UNE COPRODUCTION
DU 9^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE
ET DU STUDIO LITTÉRAIRE DE LA PLACE DES ARTS

ENFANCES
SPECTACLE LITTÉRAIRE
il n'est pays que l'enfance
ROLAND BARTHE

ÉCRIVAINS-LECTEURS :
CARMEN BOULLOSA (MEXIQUE)
ABDELKADER BENALI (MAROC / PAYS-BAS)
MAÏSSA BEY (ALGÉRIE)
HÉLÈNE DORION (QUÉBEC)
CHARLES JULIET (FRANCE)
HÉLÈNE MONETTE (QUÉBEC)
EUGÈNE SAVITZKAYA (BELGIQUE)

COMÉDIENNES :
JULIE MCCLEMENS ET MONIQUE MILLER

METTEUR EN SCÈNE :
MARTIN FAUCHER

CONSEILLER LITTÉRAIRE :
STÉPHANE LÉPINE

MUSICIENNE :
MARISE POULIN

ÉCLAIRAGES :
ÉTIENNE BOUCHER

Diffusion en différé sur les ondes de la Chaîne culturelle de Radio-Canada dans le cadre de l'émission Les décrocheurs... d'étoiles.
Réalisation : Christine Germain.

MERCREDI 14 MAI, 19 H 30
CINQUIÈME SALLE DE LA PLACE DES ARTS

Entrée : 12 \$ (régulier) / 8 \$ (étudiants)
Billetterie : 514.277.1010 / 514.842.2112
Info-festival : 514.277.1010 / www.uneq.qc.ca/festival